



CULTURE

L'Afrique vers plus d'indépendance

De Mourad Merzouki à Amala Dianor, les chorégraphes multiplient les projets visant à structurer la scène hip-hop sur le continent.

C'est une très divertissante chorégraphie mais ce n'est pas juste une pièce. Quand, en 2018, Mourad Merzouki et Kader Attou ont lancé le projet franco-marocain *Danser Casa*, c'était aussi et surtout dans l'idée d'aider à structurer la scène hip-hop à Casablanca, et plus largement au Maroc. Sur la première marche du podium des chorégraphes populaires, les deux Lyonnais d'origine algérienne (et tous deux directeurs de centres chorégraphiques nationaux) savaient bien que la seule force de frappe de leurs noms – sur lequel une tournée internationale se monte (dans des temps normaux) en un claquement de doigts – aiderait à motiver les partenaires ins-

titutionnels locaux.

«**Aventure**». Huit jeunes danseurs marocains ont ainsi tourné pendant quatre ans de l'Égypte au Qatar. Et tous sont aujourd'hui recrutés par d'autres chorégraphes français. «*Mais l'idée, insiste Mourad Merzouki, c'était vraiment que "l'aventure" de Danser Casa fasse naître sur place, dans son sillage, une dynamique d'ateliers et de workshops et surtout un festival, à l'Usine de Casablanca.*»

Depuis une dizaine d'années, la scène hip-hop a vu se multiplier les collaborations franco-africaines de ce type, celles visant non plus seulement à importer les meilleurs b-boys ou breakers sénégalais ou burkinabè au cœur du «marché»,

c'est-à-dire en France, mais à développer aussi sur place des écoles, battles, festivals. Boostés par les «saisons croisées» et notamment musclés par la saison Africa 2020, ces projets coopératifs sont souvent portés par des chorégraphes français issus de l'immigration africaine (Mourad Merzouki, Abou Lagraa, Amala Dianor...) mais aussi par des danseurs africains formés en France et réinstallés dans leur pays d'origine (Qudus Onikeku à Lagos, Salim Mzé Hamadi Moissi aux Comores...).

Plus vieux festival de création hip-hop en France qui fête sa 30^e édition, le festival Suresnes Cités Danse a vu défilier plusieurs de ces spécimens. Et cette année, entre autres, celui très ambitieux porté par le chorégraphe



Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 14 janvier 2022

Journalistes : È.B.

Nombre de mots : 548

français Amala Dianor, qui cosigne la pièce *Siguifin* («monstre magique» en bambara) avec les chorégraphes Alioune Diagne (Sénégal), Ladj Koné (Burkina Faso), Naomi Fall (Mali) et neuf jeunes danseurs et danseuses de ces différents pays.

«Incubateur». «Ces trois chorégraphes sont aussi des «opérateurs», raconte Amala Dianor. Au Sénégal, Alioune a lancé un festival, pareil pour Naomi au Mali. Et au Burkina, Ladj a monté le collectif de danseurs hip-hop *Jump* qui joue le rôle d'incubateur et organise aussi des battles. Ce sont des histoires très différentes: le Sénégal est, sur la scène chorégraphique hip-hop, très dynamique alors que le Mali compte énormément de danseurs au-

todayes mais manque cruellement de structures. La pièce fait le vœu de créer des liens entre eux.» Et participer ainsi à l'émergence d'une nouvelle génération d'artistes débarrassée des reliquats de la Françafrique: «C'est vrai que les danseurs africains se sont longtemps moulés dans une idée préconçue des chorégraphies exportables en France et en Europe. Je l'ai encore vu récemment au Congo, où je donnais un stage. Mais c'est en train de changer.»

È.B.

SIGUIFIN ms. AMALA DIANOR les 15 et 16 janvier au festival Suresnes Cités Danse, le 20 janvier à Annecy, le 25 à Mantes-la-Jolie, les 1^{er} et 2 février à Strasbourg puis en tournée.

